

Privat Rutazibwa témoigne de la première nuit  
du génocide. Vécue depuis la base implantée par  
le FPR, conformément aux accords d'Arusha.  
Kigali, nuit du 6 au 7 avril 1994

Jean Chatain

L'Humanité, 7 avril 2004

**Rwanda**

La soirée de ce 6 avril 1994 est calme et la température plutôt douce. Je viens juste de raccompagner un ancien collègue de classe au Zaïre, Kanamugire Longin, réfugié et installé à Bujumbura (Burundi) depuis le déclenchement de la guerre civile au Rwanda en octobre 1990. Nous avons passé ensemble tout l'après-midi à célébrer nos retrouvailles et nos souvenirs d'enfance. Ce fut la dernière fois que je le voyais. Longin sera l'une des innombrables victimes du génocide qui était déclenché quelques heures plus tard.

Cela faisait presque une heure que j'avais repris place à la terrasse du grand bar du Comité national de développement (CND), siège du parlement devenu garnison du FPR en pleine capitale au terme des accords d'Arusha. Soudain le commandant du bataillon, Charles Kayonga, nous dit de mettre un terme aux attroupelements. Ceux qui suivaient la radio nous communiquèrent aussitôt la nouvelle. L'avion ramenant Habyarimana de Dar-es-Salam venait d'être abattu. Le gouvernement annonçait un couvre-

feu illimité, et ordre formel était donné aux habitants de Kigali de ne pas sortir de leurs maisons le lendemain. Seules étaient autorisées à circuler les forces de l'ordre. Et les miliciens du régime, bien entendu.

Déjà au soir du 6 avril, certains de ceux qui quittaient le CND pour rentrer chez eux furent interceptés par la garde présidentielle (GP), dont la garnison se trouvait à proximité. Nous pouvions entendre les coups de feu qui les abattaient. De la centrale téléphonique du CND, officiels et autres agents continuaient à s'informer auprès des familles et des politiciens pour connaître l'évolution de la situation. Très souvent, la communication était interrompue à l'autre bout du fil par des tirs nourris et des cris d'épouvante.

Dans la même nuit du 6 au 7, les lignes téléphoniques du CND furent brusquement coupées. Au fil des heures, le bruit des coups de feu et les cris des victimes s'intensifiaient à travers toute la ville. Des tirs de mortier commençaient à s'abattre sur notre bâtiment. Instruction fut alors donnée de descendre dans la cave. Une cave

énorme puisque nous étions plus de 150 personnes à y trouver refuge. La violence de cette nuit avait surpris au CND une centaine de civils, habituellement résidant dans la ville.

La matinée du 7 avril était pluvieuse. Les tirs de mortier sur le CND s'étaient interrompus. Les agents de renseignement de l'Armée patriotique rwandaise (APR) parvenaient à se connecter sur les fréquences radio de l'armée gouvernementale. Ils pouvaient donc savoir avec plus ou moins de précision quand commençaient et quand s'arrêtaient les opérations de pilonnage du CND et ainsi réglementer les déplacements des civils à l'intérieur du bâtiment.

Nous pouvions remarquer l'exaspération des soldats de l'APR, dont un grand nombre avait des familles dans la ville. Ils écumaient de rage, observant les tueurs circuler sans entraves à travers la ville pour massacrer les leurs. C'est seulement vers 16 heures que l'ordre leur fut donné de sortir pour engager les combats. Nous les avons alors vus passer comme des éclairs avec leurs Kalachnikovs.

À aucun moment, ni moi ni les autres locataires civils du CND n'avons cru que l'ennemi pourrait envahir la

garnison. D'expérience nous savions que l'armée gouvernementale, techniquement encadrée par les Français, maitrisait plus sur l'artillerie que sur les combats d'infanterie dans lesquels l'APR excellait. Il suffisait donc de se mettre à l'abri des mortiers.

Au cinquième jour, un autre bataillon de l'APR atteignit Kigali en provenance de Byumba. Les soldats de Alpha bataillon avançaient en file indienne dans la vallée de Nyarutarama sous nos regards éblouis. Ils avaient marché durant quatre jours pour porter secours au bataillon du CND. Les forces gouvernementales continuaient à semer la désolation au sein de la population civile. Les soldats de l'APR ont tenté plusieurs opérations commando de sauvetage. Comme celle du centre pastoral Saint-Paul, d'où plus de cent rescapés furent tirés. Dans de nombreux cas, ils arrivaient trop tard, ne recueillant que de rares survivants. Parmi ceux-ci, des dirigeants politiques de l'opposition, des femmes violées, et parfois des bébés abandonnés à côté de leurs mères tuées. Les rescapés transitaient rapidement par le CND ou par le stade Amahoro avant d'être évacués vers Byumba.